

LA PETITE ILLUSTRATION

CINÉMATOGRAPHIQUE



REVUE PÉRIODIQUE PUBLIANT LES GRANDES ACTUALITÉS
DE L'ÉCRAN



DOUGLAS FAIRBANKS dans le rôle de

DON X, fils de ZORRO

Aucun numéro de La Petite Illustration ne doit être vendu sans le numéro de L'Illustration portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

*L'Illustration et La Petite Illustration réunies : France et Colonies, 150 francs.
Étranger, tarifs énoncés en monnaies nationales ou usuelles et basés sur l'affranchissement variant suivant les
pays destinataires : consulter la couverture de L'Illustration.*

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9°)

Ayuntamiento de Madrid

Don X, fils de Zorro, film des "Artistes Associés"

C'est un film américain que propose aujourd'hui à ses lecteurs *La Petite Illustration cinématographique*. Une statistique nous apprend que, depuis le début de la saison, on a présenté à Paris 320 films américains contre 70 français, 48 allemands, 16 italiens et 7 d'autres nations. De multiples causes expliquent, sans le justifier tout à fait, cet envahissement de nos écrans par la production américaine. Le cinéma, qui est, par ordre d'importance, la seconde industrie des Etats-Unis, s'adresse, là-bas, à un public de quelque cent millions d'individus dont les goûts sont évidemment assez simples. C'est pourquoi tant de films américains nous semblent bien médiocres, sinon par leur facture, qui est presque toujours impeccable, du moins par leur qualité d'imagination et leur sujet. Mais il serait injuste de généraliser cette appréciation. Aux Etats-Unis comme ailleurs, le cinéma comporte des classes et des degrés. Or, les bons films américains, quoique en petit nombre, sont sans doute les plus parfaits de tous. Ils ont pour eux la supériorité des ressources matérielles et de la technique et, par-dessus tout, le talent incomparable de quelques interprètes. Les « stars » ne doivent pas seulement à la publicité leur réputation universelle. Tout le monde s'accorde, par exemple, à reconnaître en Charlie Chaplin un génie comique qui dépasse celui des plus grands acteurs de théâtre. Une Norma Talmadge est, en son genre, une émule de Réjane ou de Ludmilla Pitoëff, et, pour ne rien dire de quelques autres vedettes célèbres, d'une merveilleuse photogénie, il est certain qu'un Douglas Fairbanks est un prodigieux animateur de cet art de mouvement et d'action qu'est le cinéma.

Douglas Fairbanks est né à Denver, dans le Colorado, le 23 mai 1884. Après avoir terminé ses études, il se destinait à la carrière militaire, mais la volonté paternelle le fit entrer dans une banque. Il s'y prenait d'une grande passion... pour le théâtre et, tout en continuant, pendant le jour, à annoter des bordereaux, il se faisait engager, le soir, comme figurant. Bientôt il abandonnait la banque, débutait comme artiste et devenait rapidement l'un des meilleurs « jeunes premiers » d'Amérique. C'est en 1916 seulement que, pour la première fois, il eut l'idée de « tourner », dans un film intitulé *the Lamb* (l'Agneau). Le succès qu'il obtint fut considérable. Il avait trouvé, cette fois, sa véritable vocation.

Pendant quelque temps, il travailla pour Paramount et diverses autres firmes. Mais, en mars 1919, il eut l'idée, avec Mary Pickford, qu'il avait épousée, Charlie Chaplin et D. W. Griffith, de fonder une organisation particulière, l'*United Artists Corporation*, dont ils seraient, tous quatre, les seuls maîtres. C'était pour eux le moyen de conserver leur indépendance artistique et d'éviter d'être tributaires d'une société quelconque, pour laquelle ils devraient travailler « en série ». De fait, les « Artistes associés » ont produit, depuis six ans, les meilleurs films de l'Amérique, et leur prospérité n'a fait que croître. Ils viennent, d'ailleurs, de s'assurer le concours de deux autres étoiles : Rudolph Valentino et William S. Hart.

Le premier film de Douglas Fairbanks aux « Artistes associés » fut *Sa Majesté Douglas* ; puis vinrent : *Cauchemars et superstitions*, *Une poule mouillée*, *l'Excentrique*, *le Signe de Zorro*, *les Trois Mousquetaires*, *Robin des Bois*, *le Voleur de*

Bagdad, enfin, *Don X, fils de Zorro*, le dernier en date qui ait été projeté en France, car nous ne connaissons le *Pirate noir* que l'année prochaine.

On a observé justement — entre autres, M. Emile Vuillermoz, dans un pénétrant article de *l'Impartial français* — que ce que Douglas Fairbanks présente depuis plusieurs années à nos compatriotes émerveillés, c'est tout simplement une transcription libre de nos romans-feuilletons de cape et d'épée : « Cet homme joue éternellement les d'Artagnan et notre foule, trompée par le « goût américain », ne s'aperçoit pas qu'elle se grise tout simplement de champagne français. Mais de même que certains alcools, après avoir été soumis aux épreuves d'une traversée, reviennent améliorés à leur pays d'origine, de même le romantisme échevelé de nos vieux auteurs s'est décanté assez curieusement dans les studios du Nouveau Monde... »

D'ailleurs, le « mousquetaire » de Hollywood a su très habilement adapter à son temps la tradition qu'il ressuscitait. Même sous le costume d'époque, il reste moderne : il est brave, mais non fanfaron, sans point d'honneur chatouilleux, sans « gasconnades » ; il n'a pas, à l'égard des femmes, cette suffisance un peu agaçante du bellâtre, il est plus simple, plus humain. Il est aussi plus sportif. Il ne se révèle bretteur que par occasion et n'abuse pas de la monotonie des provocations et des duels. En revanche, il nous éblouit par une virtuosité acrobatique qui prend tour à tour toutes les formes, comme s'il avait fait la gageure d'exécuter seul, devant nous, les numéros les plus divers d'un sensationnel programme de music-hall.

Douglas Fairbanks est au film d'aventures ce que Frédéric Lemaître était au mélodrame romantique. Il en porte tout le poids sur ses épaules. Sans lui, nous n'apercevriions plus que la puérilité du sujet et du spectacle. Mais aussitôt qu'il paraît, il exalte les foules. Or, il ne quitte pas l'écran... L'histoire est ici secondaire. Peu importe que *le Fils de Zorro* soit tiré, comme nous l'apprend le programme, d'un roman de K. et M. Prichard (1). Ce que nous venons voir, c'est Douglas Fairbanks dans *le Fils de Zorro*. Il y est sans rival. Non content de tenir son rôle, il en joue deux : c'est encore lui, en effet, qui incarne Zorro, le père, — un Zorro vieilli de vingt-cinq ans depuis le temps du *Signe de Zorro*,

— et la façon dont il sait se grimer pour cette métamorphose et alourdir jusqu'à sa démarche est encore déconcertante.

Cependant, il serait injuste de ne pas nommer ceux qui, autour de Douglas Fairbanks, ont contribué pour leur part à la perfection de ce film où rien n'est laissé au hasard : l'adaptateur cinématographique, M. Jack Cunningham, miss Mary Astor (une exquise Dolorès de Muro), Jack Mac Donald (le général de Muro), Donald Crisp (Don Sébastien), Warner Oland (l'archiduc), Jean Hersholt (Don Fabrice), Mac Quarrie (le colonel Matsado), Lottie Pickford Forrest (Lola), Stella de Lanti (la reine). Les « Artistes associés » savent admirablement composer leur troupe et distribuer les emplois.

ROBERT DE BEAUPLAN.



Miss Mary Astor
dans le rôle de Dolorès de Muro.

(1) Une adaptation française d'après le film paraîtra en outre, en septembre prochain, dans la revue cinématographique *Mon Ciné*.



« Les étudiants avaient adopté « l'homme au fouet » et sollicitaient ses leçons... » (Page 4.)

DON X, fils de ZORRO

Au début du siècle dernier, la Californie vivait sous le joug d'une aristocratie tyrannique qui opprimait le peuple, malgré les lois espagnoles qui régissaient le pays. Seul, un personnage mystérieux et masqué, mousquetaire du Nouveau Monde, osait, à lui seul, braver les cohortes du gouverneur, fondre sur elles au moment où elles rançonnaient les pauvres gens et les contraindre à abandonner leur butin après les avoir terrifiées et châtiées. Qui était ce cavalier fantôme ? On le connaissait seulement par son nom de guerre : Zorro, et par le signe dont il marquait au front, d'un coup d'épée magistral, ses adversaires : une blessure en forme de Z. Il fallut bien des péripéties romanesques avant qu'on apprît l'identité de Zorro avec un jeune noble d'allures indolentes et de goûts solitaires, Don Diego de Vega. Par ses exploits réitérés, Don Diego de Vega avait obligé le mauvais gouverneur et ses satellites à quitter définitivement la Californie et fait renaître la justice et l'ordre. Alors, il avait planté dans le mur de sa demeure sa vaillante épée, qui avait tant ferrailé, en jurant qu'il ne s'en servirait plus, à moins que le bon droit ne fût encore menacé. Et il avait goûté les paisibles joies du foyer avec son épouse, la belle Lolita, qu'il avait eu tant de mal à conquérir et à arracher, par des luttes

épiques et inoubliables, aux mains de vils ravisseurs...

Un quart de siècle plus tard, il était de tradition, en Californie, que les plus nobles familles envoyassent en Espagne, pour y achever leurs études, l'aîné de leurs enfants. Don Diego de Vega ne pouvait déroger à cet usage : et c'est ainsi qu'un jour, sous le ciel de la



« Don Sébastien lui avait cherché querelle... » (Page 4.)



« Il s'était amusé de son adversaire sous les yeux d'une galerie ironique... » (Page 4.)



« Ils avaient eu un entretien furtif... » (Page 8.)

vieille Castille, débarquait Don César de Vega, le fils de Zorro. Avec sa large carrure et sa souplesse féline, son visage cordial aux yeux rieurs, à la bouche un peu épaisse découvrant d'admirables dents resplendissantes de blancheur, sa surabondance de vie, de force et de santé, il ressemblait à un bel animal sauvage égaré parmi des civilisés sans grâce et sans spontanéité. Par un chaud après-midi, à l'heure de la sieste, il montait dans son cabriolet et, au trot rapide de ses petits chevaux nerveux, faisait une irruption bruyante dans le Club des étudiants. Pour réveiller ses camarades assoupis, Don César faisait claquer son fouet californien, qui ne le quittait jamais. Est-ce bien un fouet qu'il faut dire pour qualifier ce gigantesque et prodigieux serpent de cuir, tantôt cravache et tantôt lasso, qui siffle, ondule, se déroule, s'accroche, s'enlace au commandement, foudroyant comme l'éclair, précis comme le trait du meilleur tireur ? Nonchalamment, il va dans l'âtre cueillir un morceau de braise pour allumer un cigare, il éteint une bougie à dix pas, décapuchonne une bouteille, coupe une carte en deux, décoiffe un matamore, subtilise une épée, ligote un homme, capture un taureau échappé. Bientôt, « l'homme au fouet » était la fable et l'admiration de la ville. Les étudiants l'avaient adopté et sollicitaient des leçons de sa dextérité merveilleuse.

Don César, cependant, s'était fait un ennemi. C'était un capitaine du palais, le vaniteux et arrogant Don Sébastien, qui lui avait cherché une mauvaise querelle. Don César n'eût pas été le fils de son père s'il n'avait aussitôt mis l'épée à la main. Plus adroit que son adversaire, il s'était amusé de lui sous les regards d'une galerie iro-



« L'archiduc entraînait son nouvel ami dans une tournée nocturne... » (Page 5.)

nique. Des fenêtres du palais, la reine et l'archiduc Paul avaient, eux aussi, assisté au combat et l'archiduc, qui n'avait pas tant d'occasions de se distraire, avait aussitôt décidé de faire la connaissance de ce joyeux et crâne garçon. Mais Don César, pour se soustraire aux ovations de la foule, s'était enfui avec une agilité de chat, escaladant un mur.

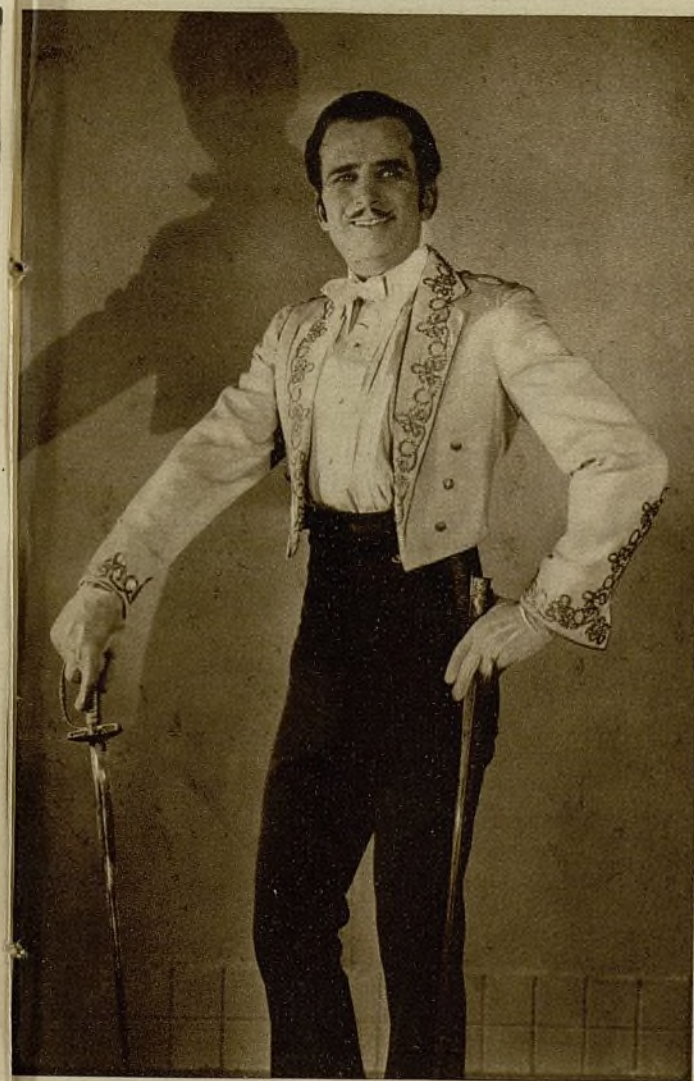
Le hasard l'avait conduit dans le jardin d'une magnifique propriété appartenant au général de Muro, conseiller de la reine. Sous de frais ombrages, une ravissante jeune fille, — la fille unique du général, — revêtue d'un péplum antique, posait pour un statuaire. Une duègne sévère la gardait. Le jeune téméraire se laissait apercevoir, éloignait la duègne et le statuaire par un tour de sa façon et arrachait à la jeune fille la promesse d'un rendez-vous. Sur le point d'être surpris, il s'éclipsait par une nouvelle acrobatie, jetant une rose en gage galant.

En sautant dans la rue, Don César avait eu la malechance de tomber au milieu d'une patrouille, précisément chargée, par ordre de l'archiduc et de la reine, de le ramener, et c'est comme un prisonnier qu'il faisait son entrée au palais. A peine, toutefois, s'était-il nommé que l'archiduc lui ouvrait les bras. Comment ne pas accueillir avec allégresse le fils de Don Diego, de ce Zorro dont les prouesses fameuses étaient connues de toute l'Espagne ? Rageusement, dominant mal son ressentiment, le capitaine Don Sébastien était témoin de la scène imprévue.

Le soir même, l'archiduc entraînait son nouvel ami dans une de ces tournées nocturnes qu'il aimait à faire incognito quand il parvenait à



« Dolorès de Muro, entre ses deux prétendants... » (Page 8.)



QUELQUES ASPECTS ET EXPRESSIONS DE DOUGLAS FAIRBANKS DANS "DON X, FILS DE ZORRO".
 Dans la rangée inférieure, le deuxième portrait en pied est celui de Zorro vieilli, dont l'artiste tient également le rôle, à la fin du film,
 en même temps que celui de son fils Don César.



« Le lendemain, il y avait grand bal au palais... » (Page 8.)

échapper au despotisme de l'étiquette. Mais on ne lâchait point impunément dans une maison de danses l'enfant terrible qu'était Don César, et l'archiduc vécut, ce soir-là, quelques-unes des émotions les plus mouvementées de sa carrière de noctambule. Elles n'empêchaient point Don César de s'emparer de la guitare d'un musicien et d'aller, le plus placidement du monde, chanter une sérénade devant le balcon de sa belle. Pour monter jusqu'à

elle, la lanière de son fouet, lancée d'une main sûre, suppléait avantageusement l'échelle de soie de Roméo. Dans la nuit tiède, ils avaient eu un entretien furtif et délicieux...

Le lendemain, il y avait grand bal au palais et les jeunes gens s'y retrouvaient. Le général de Muro faisait le meilleur accueil à Don César, que sa fille Dolorès lui présentait, car il avait eu jadis Don Diego pour compagnon d'armes. Mais Don Sébastien, lui aussi, avait été séduit par la beauté et la grâce de Dolorès, et il venait de demander sa main à son père. Le général n'avait pas cru devoir repousser un parti honorable, tout en mettant à son acceptation une condition : c'est que Dolorès serait consentante. Entre ses deux prétendants, la jeune fille avait beaucoup de peine à ne pas laisser apercevoir de quel côté penchait son cœur, et c'était pour le vindicatif capitaine un motif de ressentiment de plus.

L'archiduc avait surpris le manège et, par taquinerie, il entraînait de force le pauvre Sébastien dans un salon privé, pour jouer aux cartes avec lui. Pendant ce temps, délivrés de l'importun, Don César et Dolorès renouaient sur une terrasse leur doux tête-à-tête. Ils n'avaient pas pris garde que quelqu'un les épiait : c'était un personnage assez peu sympathique, un certain Don Fabrice, parasite, breuilleur et intrigant, à l'ambition sournoise. Par lui, l'archiduc était aussitôt mis au cou-



« Une leçon, qu'il administra à l'indiscret... » (Page 9.)



« On accourut. Don César, peu à peu, revenait à lui... » (Page 10.)

rant des progrès de l'idylle, et quand Don César reparut dans la salle de jeu, l'archiduc lui confia en riant que Don Fabrice lui avait tout dit. Fort contrarié, Don César se mit à la recherche de l'indiscret pour lui donner une leçon, qu'il lui administra un peu rudement.

Cependant, la partie de cartes avait pris fin. Don Sébastien avait beaucoup perdu, et les sarcasmes de l'archiduc, ainsi que de trop copieuses libations l'avaient mis en grand état d'exaspération. Une plaisanterie plus forte que les autres lui fit perdre tout son sang-froid : il osa porter la main sur le prince. Celui-ci allait tirer son épée, mais Don Sébastien, plus prompt, le transperçait d'une lame traîtresse.

Au même instant, revenait Don César. Comme il se précipitait vers l'archiduc gisant sur le sol, il recevait, à son tour, sur la tête, un coup formidable, qui l'assommait. Il ne restait plus à Don Sébastien qu'à organiser une facile mise en scène : il plaçait l'épée ensanglantée dans la main du jeune Californien et s'éclipsait. L'archiduc, toutefois, n'était pas mort. Par un suprême effort, il tendit la main vers une carte à jouer tombée sur le sol et, de son sang, y traça ces mots, qui devaient confondre le meurtrier : « C'est Don Sébastien qui m'a assassiné ! » Puis il expira.

La fatalité voulut que la première personne qui pénétrât dans la pièce où s'était déroulé ce drame rapide fût Don Fabrice. Comme il allait appeler au secours, ses

yeux tombèrent sur la carte que le mort serrait entre ses doigts crispés. Une occasion inespérée lui était offerte de tirer vengeance de Don César, et aussi de tenir Don Sébastien à sa merci. En le menaçant de révéler son secret, il obtiendrait sa protection auprès de la reine pour le poste de gouverneur civil qu'il convoitait... Il glissa la carte dans sa poche et se précipita dans le palais en criant qu'une rixe sanglante venait de mettre



« Seule, Lola, sa fidèle servante, connaissait sa retraite... » (Page 11.)



« C'est Don César, qui tient dans ses bras Dolorès... »
(Page 12.)

maient que Don César s'était réfugié. Une escorte imposante d'hommes armés les suivait. Mais, en route, sous des prétextes divers, le pseudo-colonel, d'un air terrible, envoyait de droite et de gauche ses soldats, si bien qu'en parvenant aux ruines du château il se trouvait seul à seul avec Don Fabrice, qui commençait à devenir sérieusement inquiet.

C'était l'instant attendu. Arrachant son bandeau et ses fausses moustaches, Don César apparaissait sous sa véritable figure au gouverneur épouvanté et, sous la menace de son épée, le contraignait à avouer qu'il avait sur lui la carte sur laquelle l'archiduc expirant avait écrit le nom de son assassin.

— Donnez-moi cette carte, rugit Don César, ou sinon...

Il ne put en dire davantage. De tous côtés, des soldats faisaient irruption. Le colonel Matsado — le vrai — s'était en effet débarrassé de ses liens, il était accouru au palais, où il avait dévoilé la supercherie, et, rendu furieux par l'audace de l'impertinent qui s'était ainsi joué de lui, il arrivait à son tour au secours de Don Fabrice, avec tout un bataillon.

Mais que pouvait un bataillon contre Don César ? Dans ces ruines, dont il connaissait à merveille les retraits les plus inaccessibles, il s'enfuyait, escaladant les blocs de pierre, sautant, grimpant, rampant, se retournant parfois pour faire face à un groupe d'adversaires qu'il tenait en respect et profitant de leur désarroi pour s'élancer à nouveau dans sa course éperdue.

Pourtant, les grenadiers étaient parvenus à acculer Don César dans un angle et à le cerner. Il allait suc-

comber sous le nombre quand, soudain, surgit à ses côtés un homme masqué, drapé dans une grande houppelande noire, qui, sans mot dire, se mit à ferrailer auprès de lui.

— Qui que vous soyez, lui cria allègrement Don César, vous êtes le bienvenu !

Quels coups d'épée ! Don César lui-même n'en portait pas de pareils ! Devant ces deux lions déchainés, les soldats lâchaient pied et se débandaient. Alors, le merveilleux bretteur rejeta son masque et Don César, éperdu de joie et de reconnaissance, tomba dans les bras de son père.

Là-bas, dans sa lointaine Californie, Zorro avait appris, par une lettre de son fils que Lola lui avait fait parvenir, les dramatiques événements et l'odieuse machination dont le jeune homme était la victime. Il avait arraché du mur où elle était demeurée fichée sa vaillante et noble épée, et il s'était embarqué pour l'Espagne. Il était tombé à point pour le suprême combat.

Pendant un court répit, Don César dit à son père que Don Fabrice possédait la preuve de son innocence. Mais la lutte, aussitôt, reprenait, plus violente. Le général de Muro était survenu en personne, avec des renforts. Le père et le fils, dans la mêlée, se trouvaient séparés. Don César, traqué, allait être pris, mort ou vif, et il suffisait de connaître sa chevaleresque valeur pour savoir qu'il ne se laisserait pas prendre vivant...

Mais voici que le général de Muro a donné l'ordre de suspendre la poursuite. C'est que Zorro, apercevant Don Fabrice, a bondi sur lui, l'a terrassé et, le couteau sur la gorge, lui a arraché la précieuse carte. Convaincu par ce témoignage irréfutable, le général fait arrêter Don Sébastien.

Et là-haut, dans une anfractuosité du vieux mur, un groupe apparaît : c'est Don César qui tient dans ses bras Dolorès — Dolorès que la fidèle Lola a amenée — et qui, triomphalement, présente à tous sa fiancée...

Tel père, tel fils : Don César était digne de Don Diego de Vega. Vingt-cinq ans après lui, il renouvelait ses exploits. Sur la terre d'Espagne comme en Californie, ils avaient fait revivre, tous deux, l'âme de la chevalerie, la valeureuse noblesse du Cid Campeador, la désinvolture élégante des mousquetaires. Ils y ajoutaient quelque chose de plus, que l'Amérique leur avait appris : un goût tout moderne de la performance sportive. Au pays des chercheurs d'or et de l'aventure, ils avaient retrempe et rénové la tradition de la race.

R. B.

